



DOI :

Culture

La mémoire... sans oublis ou la mémoire sans souvenirs ?

Jean-Marie André

www.jeanmarieandre.com

Imaginez un seul instant n'avoir rien oublié depuis votre naissance ? La mémoire sans oublis serait-elle préférable à la mémoire sans souvenirs de la maladie d'Alzheimer ? En attendant, nous vivons entre ces deux hantises en sachant que la seconde est à la fois terrible et à nos portes grandes ouvertes. Je vais donc essayer, sans vouloir faire appel à l'ancestrale question rhétorique des moyens dont il faut user pour qu'un discours produise des effets sur les lecteurs. Faut-il dire beaucoup ou peu, être exhaustif ou concis ? En effet, pour capter l'attention aucune frontière précise n'a jamais été tracée entre l'explicite avec sa surenchère pouvant les noyer et l'implicite avec sa sobriété et l'euphémisme pouvant les obliger à pallier les non-dits. Mais le goût de la concision impose-t-il nécessairement le laconisme ? Jusqu'à quel point, se demande la philosophe Judith Schlanger, peut-on condenser au risque de tendre vers le pur et simple silence ?

Qui commande le passé commande l'avenir et qui commande le présent commande le passé... Georges Orwell

Vingt millions de documents d'archives écrites, d'images photographiques ou cinématographiques, d'enregistrements audio de l'État, de la presse, des partis politiques, des syndicats, des congrégations philosophiques ou religieuses et plus particulièrement celles de la religion juive, furent saisis par les Allemands, aidés dans cette tâche par la police de Vichy et les entreprises françaises de déménagement réquisitionnées pour ce travail. Ces archives furent déportées, si j'ose dire, en Allemagne Orientale et récupérées par les troupes américaines et anglaises en 1945. Elles furent rendues immédiatement aux autorités françaises renaissantes. En revanche, les Russes qui avaient un sens plus aigu du totalitarisme, comme l'écriront Vassili Grossman et Hannah Arendt peu de temps après la fin de la seconde guerre mondiale, les ont conservées 50 ans avant de les restituer... très difficilement. Cet épisode de l'histoire doit laisser une trace indélébile dans notre esprit de ce que fut l'obsession des états totalitaires du XX^e siècle à savoir que la main mise sur les archives, c'est-à-dire sur les sources même de tout discours historique, est nécessaire pour falsifier l'histoire à des fins totalitaires en spoliant la mémoire de tout un peuple. *Qui commande le passé commande l'avenir et qui commande le présent commande le passé*, cette phrase de Georges Orwell tirée de son roman *1984* prédisait dès 1948 que ce qui fut un véritable « mémoricide » allait se répéter et se raffiner. Il semblerait au risque de vous décevoir que le XXI^e siècle ait démarré lui aussi sur de bonnes bases dans la rubrique décapitations et destructions de symboles de l'humanité ! En attendant, nous devrions réfléchir à la constitution ainsi que la conservation d'archives en n'oubliant pas d'ajouter à l'énumération initiale les disques durs de tous les ordinateurs. Cette confrontation irréductible répond précisément à la définition philosophique du tragique dans sa nécessité et dans son impossibilité.



Platon, le *tupos*, l'*eikon*, la *μῆμις* et l'*ἀναμνησις*...

Verba volant disaient mes professeurs de latin et aussi les pages roses du Larousse mais *scripta manent* ajoutaient-ils ! Et ces *scripta manent* sont toutes ces archives, ces récits, ces écrits, ces films, ces œuvres d'art qui ont laissé et laissent une trace, métaphore la plus ancienne de la pensée grecque avec le *tupos* et l'*eikon* platoniciens. Le *tupos* était la trace que laissaient l'anneau et le sceau dans la cire. Quant à l'*eikon*, elle était la première chose qui leur venait à l'esprit quand les Grecs découvraient une trace, à savoir un texte ou une image visuelle le plus souvent, auditive parfois. Le *tupos* et l'*eikon* leur évoquaient aussi la possibilité de l'erreur, de la méprise voire de la tromperie quand il y avait inadéquation entre les deux. Ces traces nous renvoient toujours à leur inscription initiale et nous ramènent à l'esprit un certain nombre d'images qui, spontanément, se donnent comme quelque chose d'autre, réellement absentes, mais que l'on tient pour ayant existé dans le passé. Trois éléments y sont retrouvés assez paradoxalement : la présence, l'absence et l'antériorité. Cette image souvenir présente à notre esprit est comme quelque chose qui n'est plus là mais qui est tenue comme « ayant été ». Cet « ayant été » pour Paul Ricœur est ce que la mémoire s'efforce de retrouver. Elle revendique sa fidélité à cet « ayant été ». La métaphore platonicienne et aristotélicienne a perduré jusqu'à nos jours tout en s'enrichissant avec le développement des neurosciences, des notions de traces corticales et de traces mnésiques. La mémoire souvenir ou *μῆμις* grecque s'opposait déjà, en la complétant, à la remémoration ou *ἀναμνησις*. Quand ce travail de remémoration a abouti, Bergson parle de reconnaissance comme d'un véritable privilège de la mémoire. Bien que n'étant plus là, le passé est reconnu comme « ayant été ». Vous pouvez mettre en doute une telle prétention à la vérité mais nous n'avons rien de mieux que la mémoire pour assurer que quelque chose s'est bien passé avant que nous puissions déclarer nous en souvenir.

Dans la visée de la chose passée, nous sentons que quelque chose a eu lieu et nous a impliqués comme agents, comme témoins. Un vrai travail de mémoire d'ordre psychologique s'impose alors à nous sans confusion possible, rassurez-vous, avec le devoir de mémoire qui lui, est d'ordre moral. Mais quelle fiabilité accorder à notre propre mémoire et à son travail ? La mémoire est le fil conducteur de notre existence, de notre identité. Mais jusqu'à quel point nos souvenirs sont-ils fidèles à la réalité, la mémoire ayant toujours été traitée avec suspicion par Platon, Montaigne, Spinoza, Pascal et Bergson nous suggérant même dans *Matière et Mémoire* que « les souvenirs sont faux. Enfin presque tous et presque totalement ».

Nous sommes ce que notre cerveau est... les illusions en plus. Daniel Dennett

La mémoire est une reconstruction à partir de ce que nous avons dit et fait, de ce qu'on nous a dit et de ce que nous avons cru. Mais avant toute chose, elle est le fruit de la somme de ce que nous avons pensé. Aussi, la chance qu'il y ait une distorsion entre elle et la réalité est donc très grande. « Nous sommes ce que notre cerveau est... les illusions en plus » ajoutait le philosophe américain Daniel Dennett. L'image mentale en est le symbole. Quand nous regardons un visage, notre cerveau ne photographie pas ce visage. Il construit à partir des contours de celui-ci une image qui sera différente de celle construite par une autre personne. Quand une madeleine proustienne ou toute autre sensation olfactive, auditive, tactile, visuelle nous rappelle ce visage, notre cerveau immédiatement reconstruit une nouvelle image de ce visage. La mémoire est ainsi une reconstruction à l'infini.

L'idée que les souvenirs sont représentés par un groupement de neurones dont les connexions ont été modifiées puis consolidées dans les heures et les jours qui suivent, est accréditée par les travaux expérimentaux sur le rôle de l'hippocampe situé à la base de nos deux lobes temporaux et qui est la banque centrale de notre mémoire sans laquelle le stockage et le rappel des événements ne seraient pas possible. En ce lieu, le processus de consolidation d'une trace neuronale implique la synthèse de



protéines. Ces sites d'activité ont été repérés à l'aide de marqueurs moléculaires et leurs cellules marquées lors de la survenue d'un événement, en sont la trace physique. La réactivation de ces mêmes cellules évoquera alors le souvenir de cet événement. Mais les enseignants du siècle dernier, et aussi ma chère mère, savaient empiriquement qu'en apprenant par cœur et en réapprenant, il fallait avoir oublié sept fois une connaissance nouvelle pour s'en rappeler. Dits en termes des neurosciences, les apprentissages deviennent plus robustes avec le temps à mesure que les réseaux neuronaux qui en portent la trace se renforcent. C'est ce que les spécialistes appellent la consolidation. Ils parlent ultérieurement de reconsolidation, lorsqu'un organe des sens réveille un souvenir, le réseau neuronal correspondant redevenant labile et malléable.

Mais jusqu'à quel point nos souvenirs sont-ils fidèles à la réalité ? Nous avons pourtant, très souvent et de bonne foi, le sentiment très net que ce que nous savons avoir vu ou entendu est la copie conforme des événements vécus. Cependant, les recherches en psychologie nous rappellent que le souvenir d'un événement n'en est ni la photocopie, ni le scan ou la photographie, mais plutôt une adaptation, une reconstruction, voire une transformation radicale de l'original. Le spécialiste américain des Neurosciences, Roberto Cabeza a montré que l'hippocampe encodait de la même manière les souvenirs vrais et faux en faisant apprendre une liste de mots à des sujets qu'il a ensuite soumis à un test de reconnaissance par IRM fonctionnelle de leur cerveau. Pour chaque mot « reconnu », le sujet devait préciser son degré de confiance dans ce rappel. À degré de certitude égal, le rappel des mots réellement présents dans la liste activaient les régions temporales du cerveau alors que les faux rappels activaient les régions fronto-pariétales. Dit autrement, certaines régions de notre cerveau distinguent le réel de la fiction sans pourtant que nous ayons accès à cette information. Cette différence d'activation ramène à la fois à un processus mnésique engagé lors de l'encodage des mots et à la fois à un processus de familiarité où les mots intrus sont devenus réels. Mémoire, imagination et familiarité sont les ingrédients que nous arrivons avec peine à distinguer. La « vérité » de Platon, battue en brèche par les Sophistes au IV^e siècle avant JC, redevient ainsi avec les Neurosciences le centre du triangle « sincérité, véracité et crédibilité ». Il en est de même pour les propos de Bergson quand il nous dit que « les souvenirs sont faux... presque tous et presque totalement ».

Les souvenirs sont faux...presque tous et presque totalement... Bergson

Ils sont faux car le contenu de notre mémoire est manipulable à volonté, alimentant aussi bien les débats philosophiques sur la nature de l'identité du soi que les scénarios de science-fiction.

Ils sont faux car ils peuvent être induits par suggestion lors des thérapies. Ce syndrome des « faux souvenirs » a fait que le Collège Royal de Psychiatrie Britannique a déconseillé, dès 1997, aux thérapeutes de recourir à toute technique de réactivation des souvenirs basée sur l'hypothèse de violences sexuelles anciennes dont le(a) patient(e) a perdu le souvenir.

Ils sont faux car ils peuvent être modifiés par des formulations différentes du langage du fait de la malléabilité des témoignages humains. Les souvenirs peuvent ainsi être modifiés par le biais de photographies ajoutées à un album familial ou d'une histoire familiale fictive glissée au milieu d'éléments véridiques.

Ils sont faux car ils peuvent même être effacés par l'utilisation de certains médicaments comme le Propranolol. Dans le syndrome de Stress-Post-Traumatique en général et de ceux du Bataclan et de la Promenade des Anglais de Nice en particulier, les victimes revivent en boucle les événements dramatiques subis comme s'il y avait un hyperfonctionnement incontrôlable de la mémoire. Quand on demande à ces malades sous Propranolol de raconter l'événement traumatisant, il est possible avec le temps de constater une régression progressive voire définitive de leurs troubles.



Ils sont faux, enfin, car ils peuvent être implantés artificiellement dans notre cerveau avec un processus de consolidation s'opérant de façon progressive et répétée durant certaines phases du sommeil.

L'ennemi officiel de la mémoire est l'oubli... Mais est-il le seul ? La mémoire... sans oublis ou sans souvenirs ?

Je vais essayer de répondre à la première question. Imaginez un seul instant n'avoir rien oublié depuis votre naissance ? Peter Brook mit en scène, en 1998 au Théâtre des Bouffes du Nord à Paris, *Une prodigieuse mémoire* du Russe Alexander Luria, nous contant la terrible histoire d'un homme qui n'avait rien oublié et n'oubliait rien et ce, depuis sa naissance.

La mémoire sans oublis n'est certainement pas préférable à la mémoire sans souvenirs de la maladie d'Alzheimer. En attendant, nous vivons entre ces deux hantises en sachant que la seconde est à la fois terrible et à nos portes grandes ouvertes. L'oubli est aussi le défi majeur opposé à l'ambition de la fiabilité de la mémoire et du souvenir. Cette fiabilité est suspendue à l'énigme constitutive de la mémoire, à savoir la dialectique de la présence, de l'absence et du sentiment de distance propre au souvenir. L'oubli a trait à la notion de trace, en l'occurrence celle des traces documentaires de nos registres et de ses tracés. Ce processus inévitable d'effacement n'épuise pas le problème de l'oubli. Il a en effet un rôle actif lié au processus de la mémoire inconsciente. Se remémorer est un travail. Nos souvenirs sont sélectifs et sont aussi des récits que nous articulons dans notre pensée. Nous sommes incapables de nous souvenir de tout comme de tout raconter. Seul James Joyce a tenté de le faire, dans son roman *Ulysse*, seulement sur 24 heures certes, mais en mille pages ! Tous ces récits que nous élaborons sont-ils fiables ? Je ne le crois pas. Toutes les manipulations inconscientes sont possibles par les variations mêmes des dits récits. Tout ce travail de configuration dans notre pensée peut se modifier avec les stratégies cachées et infinies de l'oubli : l'esquisse, la fuite, l'évitement. La vérité, si tant est qu'elle soit possible, sera approchée par le travail historique fait de la confrontation des écrits, des témoignages. Travail difficile et cruel car la mémoire n'est pas seulement instruite par l'histoire, elle peut aussi être blessée par elle.

J'en arrive enfin à ma deuxième question : l'oubli est-il bien le seul ennemi de la mémoire ? Pour lutter contre l'oubli, l'humanité a adopté des solutions comme l'écriture et ses avatars, l'imprimerie de Gutenberg et internet qui n'ont fait qu'aggraver l'oubli comme le pensait déjà Socrate dans le *Phèdre* de Platon : « J'ai ouï dire qu'il y avait en Égypte un dieu nommé Thot représenté sous forme d'un ibis. Thot inventa de nombreuses choses dont l'écriture. Il vint à Thèbes rencontrer le Roi pour lui montrer les arts qu'il avait inventé et lui conseiller de les répandre parmi les Égyptiens. Le roi demanda à quel usage chacun pouvait servir et il fit de nombreuses observations favorables ou défavorables. Quand on en vint à l'écriture, Thot dit au roi : l'enseignement de l'écriture accroîtra la science et la mémoire des Égyptiens car j'ai trouvé là le remède de l'oubli et de l'ignorance. Le roi lui répondit : ingénieux Thot, tel est capable de créer les arts, tel autre de juger dans quelle mesure ils porteront tort ou profit à ceux qui doivent les mettre en usage. C'est ainsi que toi, père de l'écriture, tu lui attribues bénévolement une efficacité contraire à celle dont elle est capable. Car elle produira l'oubli dans les âmes en leur faisant négliger la mémoire : confiant dans l'écriture, c'est du dehors, par des caractères étrangers, et non plus du dedans, du fond d'eux-mêmes qu'ils chercheront à susciter leurs souvenirs. Tu as trouvé le moyen, non pas de retenir, mais de renouveler le souvenir et ce que tu vas procurer à tes disciples, c'est la présomption qu'ils ont la science, non la science en elle-même. Quand ils auront lu sans apprendre, ils se croiront très savants alors qu'ils ne seront le plus souvent qu'ignorants et de commerce incommode, parce qu'ils se croient savants sans l'être ».



Qui veut se souvenir doit se confier à l'oubli, à ce risque qu'est l'oubli absolu et à ce beau hasard que devient alors le souvenir. Maurice Blanchot

Je conclurai en évoquant un premier souvenir musical, celui d'*On the Transmigrations of Souls*, composé par John Adams pour les victimes de l'attentat des Twins Towers en 2001. Chaque nom prononcé fut suivi, en contrepoint, d'un poignant *Missing*.

Mon second souvenir sera théâtral et emprunté à Shakespeare et à sa tragédie *Troïlus et Cressida* écrite en 1602. « Le temps a Monseigneur, une besace sur le dos, où il met des aumônes pour l'oubli, cet énorme monstre d'ingratitude. Ces rebuts sont les bonnes actions passées qui sont dévorées aussi vite qu'elles furent faites, oubliées aussitôt qu'accomplies. La persévérance, mon cher seigneur, garde seule son éclat à l'honneur. Avoir agi, c'est être totalement passé de mode, comme une cote de maille rouillée, pendant tel un dérisoire trophée. Car le temps est comme un hôte attentif à la mode qui serre la main du convive partant et qui, les bras grands ouverts comme s'il voulait s'envoler, étreint le nouveau venu ».

Mon troisième sera littéraire avec la dernière phrase du *Vicomte de Bragelonne*, troisième et dernier volet des *Trois Mousquetaires* et de *Vingt ans après* d'Alexandre Dumas. D'Artagnan, alors qu'il vient d'être élevé au grade de Maréchal de France, est mortellement blessé devant Maastrich et ses derniers mots seront « Athos, Porthos au revoir ! Aramis, à jamais adieu. Des quatre vaillants hommes dont nous avons conté l'histoire, il ne restait plus qu'un seul corps, Dieu avait repris les âmes ». Des générations de psychanalystes se sont perdus en conjectures sur le sens caché de cette phrase, « au revoir » étant pris au sens ancien d' « à vous revoir Athos et Porthos, vous qui êtes morts » et « adieu » étant pris au sens de « ne pas te revoir, toi Aramis » qui était encore vivant et qui plus est, avait trahi la cause du Roi avec l'ennemi espagnol.

Mon tout me revient de façon lancinante avec la voix de la soprano noire américaine Jessye Norman chantant les dernières paroles de la Didon agonisante du *Didon et Enée* de Purcell : *Remember me but forget my fate*. « Ta main Belinda, les ténèbres me masquent la lumière. Je te dirais plus mais la mort s'empare de moi. Lorsque je serai portée en terre souviens-toi de moi mais oublie mon destin »... *Remember me but forget my fate*.

Mais quelle fiabilité accorder à ma propre mémoire ? Peut-être me faudra-t-il, nous faudrait-il apprendre par cœur des pans entiers de livres ? Dans les graves crises qui semblent nous attendre avec son cortège d'autodafés de livres, nous pourrions être amenés à nous réunir de nouveau dans les forêts et déambuler en récitant ces fragments de mémoire à l'image des héros du *Fahrenheit 451*, le film de François Truffaut tiré de la nouvelle de Bradbury. Imagination délirante, diront les uns avec l'aide de Platon. Les autres, eux, comprendront mieux avec l'aide des pages inoubliables du *Si c'est un homme* de Primo Levi quand il essaye d'apprendre à un jeune Français, les vers en italien du *Chant d'Ulysse* et ceux de la *Divine Comédie* de Dante dans l'enfer d'Auschwitz. Ou en entendant cette magnifique **Prière hébraïque** qui me servira de conclusion conclusive !

*Lorsque le baal Chem tov
Maître du bon nom et fondateur du hassidisme,
Avait une tâche difficile devant lui ou voyait
Qu'un malheur se tramait contre le peuple juif,
Il allait se recueillir à un certain endroit dans la forêt ;
Là, il allumait un feu, méditait en prière
Et ce qu'il avait décidé de réaliser devenait possible :
Le miracle s'accomplissait, le malheur était révoqué.
Une génération plus tard lorsque son disciple*



Le Maguid de Mezeritch, devait intervenir
 Auprès du ciel pour les mêmes raisons,
 Il se rendait au même endroit dans la forêt et disait :
 « Maître de l'univers, prête l'oreille.
 Je ne sais plus comment allumer le feu,
 Mais je suis encore capable de dire la prière »
 Et le miracle s'accomplissait encore une fois.
 Dans la génération d'après, le Rabbi Moché Lev
 De Sassov, pour sauver son peuple, allait lui aussi
 Dans la forêt et disait : « je ne sais pas comment
 Allumer le feu, je ne connais plus la prière,
 Mais je me souviens de l'endroit,
 Cela devrait suffire ». Et cela était suffisant.
 Puis ce fut le tour de Rabbi Israël de Rijiine
 D'écarter la menace. Il s'asseyait dans
 Son fauteuil doré au cœur de son château,
 Se prenait la tête entre les mains
 Et s'adressait à Dieu : « Maître du monde,
 Je suis incapable d'allumer le feu,
 Je ne connais pas la prière, je ne peux même plus
 Retrouver l'endroit dans la forêt.
 Tout ce que je sais faire, c'est raconter cette histoire,
 Cela devrait suffire ».
 Là encore, le miracle s'accomplissait...

Stéphane Goldet. France Musique. Le quatuor à cordes. Hugo Wolf



L'Oubli. René Magritte
Musée Georges Pompidou. 2017
 ©jm.andré